

Dans la tête de Vladimir Poutine
Michel Eltchaninoff – Solin, Actes Sud, 2015
Extraits – Henri Prévot, janvier 2017

Michel Eltchaninoff est agrégé et docteur en philosophie. Il est rédacteur en chef adjoint de Philosophie magazine.

C'est presque passé inaperçu. Janvier 2014 en Russie, les hauts fonctionnaires, les gouverneurs des régions, les cadres du parti Russie unie reçoivent un singulier cadeau de Nouvel an de la part de l'administration présidentielle : des ouvrages de philosophie ! Des œuvres de penseurs russes du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle. Le président lui-même a cité ces auteurs dans des discours décisifs. On retrouve dans ces livres des formules qui résonnent étrangement : le rôle du guide de la nation dans une démocratie authentique, l'importance d'être conservateur, le souci d'ancrer la morale dans la religion, la mission historique du peuple russe face à l'hostilité millénaire de l'Occident...

Du 10 au 20 août 2014, peu après l'annexion de la Crimée, se tient en Crimée le forum de la jeunesse Tauride. Des philosophes viennent expliquer les sources du tournant conservateur de Poutine. La grande alternative est de « s'édifier comme une civilisation séparée ou se penser comme le sauveur conservateur de l'Europe ». Poutine n'est certes pas un philosophe mais il aime à citer des philosophes pour justifier sa politique. Il adapte son discours au gré des circonstances politiques et selon ses interlocuteurs. Il veut rassurer ses concitoyens sur la solidité de sa pensée.

Il a beaucoup évolué depuis 2000. Son troisième mandat en 2012 a débuté sous le signe de la revanche. Il a pris un tournant conservateur en 2013 puis est devenu nettement impérialiste.

Son entourage : les deux conseillers les plus célèbres sont aujourd'hui sur la touche : Vladislav Sourkov et Gleb Pavlovski. Il paraît que Poutine ne lit pas les journaux et ne consulte pas Internet. Il tient ses informations de ses amis du camp des *silvovikis* (services « de force » : armée, police, services secrets) : une demi-douzaine dont un ancien directeur du FSB, le président du Comité d'enquête de la Fédération de Russie... Le plus impliqué dans l'étude de la pensée russe et une vision conservatrice est Vladimir Yakounine ; il organise des rencontres intellectuelles sur le « dialogue de civilisations et défend une position violemment antioccidentale ; très croyant, il se veut le fer de lance d'une renaissance religieuse et morale de la Russie. Le cinéaste Nikita Mikhalkov prétend incarner le renouveau d'une Russie blanche ; il a fait connaître au président le philosophe Ivan Ilyine. Poutine aurait un confesseur, Tikhone Chevounov, supérieur du monastère de la Rencontre, à Moscou.

Après avoir lu et relu nous aussi nos classiques de la pensée russe, un tableau s'esquisse. La doctrine de Poutine s'étagé sur plusieurs plans : à partir d'un héritage soviétique assumé et d'un libéralisme feint, le premier plan est une vision conservatrice. Le deuxième, une théorie de la Voie russe. Le troisième un rêve impérial inspiré des pensées eurasistes. Le tout sous le signe d'une philosophie à prétention scientifique.

I Des soviets avant toute chose

Si Poutine est soviétophile, c'est d'abord par fidélité à ses racines. Son grand-père était cuisinier de Lénine, puis a travaillé pour Staline. Lui-même, travaillant au KGB, connaissait bien les méfaits du régime. Comme il l'a dit, il voyait bien que ce régime conduisait à l'impasse non seulement idéologique mais aussi économique. Mais il partage pleinement les valeurs cardinales de la société soviétique : le patriotisme ; la culture militaire : l'éducation était militariste, le rôle essentiel du service militaire ; c'est lui qui déclenche la seconde guerre de Tchétchénie en 1999 ; il est d'autant plus martial qu'il n'a pas connu la guerre ; c'est l'URSS qui, la première, a stoppé la progression allemande à Stalingrad, ce qui, à ses yeux, donne des droits et confère une supériorité morale ; Poutine a voulu faire oublier les centaines de milliers de victimes de la police politique sous Staline puis l'impitoyable chasse aux dissidents ; il vante les qualités professionnelles que développe le métier d'espion : savoir écouter, savoir entendre, mettre en confiance, s'adapter. Il n'a jamais voulu remettre en question le passé soviétique, cela, dit-il, pour ne pas créer la zizanie.

Les symboles nationaux : le drapeau russe n'est ni le drapeau impérial ni le drapeau soviétique mais le blanc, bleu, rouge de la Russie libérée du tsarisme en février 1917. Les paroles de l'hymne national

seront réécrites mais par celui qui avait composé l'hymne soviétique ; la mélodie restera celle de l'hymne soviétique ; le blason avec son aigle à deux têtes est celui de la Russie impériale ; le drapeau de l'armée reste celui de l'Armée rouge. « Celui qui ne regrette pas la destruction de l'Union soviétique n'a pas de cœur. Et celui qui veut sa reconstruction à l'identique n'a pas de tête » dit-il en 2000. En 2005, à l'assemblée fédérale : « Avant toute chose il faut reconnaître que la chute de l'URSS a été la plus grande catastrophe géopolitique du siècle » - pas la seconde guerre mondiale ! « Vingt cinq millions de citoyens soviétiques, des russes ethniques (...) se sont retrouvés dans la situation d'étrangers », sans qu'on leur demande leur avis. En mars 2014, célébrant l'annexion de la Crimée : « ce qui semblait incroyable, malheureusement, est devenu une réalité : l'URSS s'est désintégrée ».

Cette idée que la chute de l'URSS était une erreur de l'histoire n'était pas neuve. Poutine a toujours affirmé qu'elle avait créé un « vide idéologique ». Par ailleurs, il s'était senti humilié par l'intervention militaire de l'Otan, sans mandat de l'ONU en faveur du Kosovo et contre la Serbie, allié historique de la Russie. Il a retourné l'argument humanitaire alors invoqué lorsqu'il a envahi la Géorgie ou est intervenu en Ukraine. Il a peu à peu réhabilité les figures les plus criminelles de l'histoire soviétique : Staline, vainqueur des nazis ; et le fondateur de la Tchéka, Félix Dzerjinski, donne son nom à une division opérationnelle dépendant du ministère de l'Intérieur. Plus généralement, l'attitude de Poutine à l'égard des instances internationales est la même que celle de l'URSS : elles ne jouent qu'un rôle secondaire face aux grands centres mondiaux.

II Kant Pierre le grand et la philosophie du judo

De 1990 à 2000 Poutine a enfilé les habits du libéral. Il a accroché un portrait de Pierre le Grand, l'empereur pro-européen dans son bureau de la mairie de Saint-Petersbourg – mais l'a retiré de celui du Kremlin vingt ans plus tard.

Pour expliquer son image de libéral : Poutine est né à Leningrad, l'ancienne Saint-Petersbourg créée par Pierre Premier qui voulait en faire une fenêtre sur l'Europe. Poutine a fait des études de droit ; ce fut un élève sérieux ; il y a étudié Kant, Hobbes et Locke. Il a même cité Kant dans un discours écrit pour le maire de la ville. Le philosophe est né et a vécu toute sa vie à Königsberg, aujourd'hui Kaliningrad, enclave russe entre la Lituanie et la Pologne, où Poutine lui rend hommage en 2005, donc bien après la disparition de l'URSS. Devant le ministre des Affaires étrangères allemand, il le considère comme un « compatriote commun » aux Allemands et aux Russes. Devant son ami Schroeder : « Je rappellerai que Kant défendait des concepts qui sont à la base du monde contemporain comme la liberté, l'égalité de tous devant la loi. Il était catégoriquement opposé à la résolution des désaccords intergouvernementaux par la guerre. Je pense que la prévision qu'a élaborée Kant (une paix perpétuelle) doit et peut être réalisée par notre génération. Dans ce sens nous pouvons et devons nous considérer comme les continuateurs des grandes traditions européennes. C'est précisément sur cette base que nous allons construire nos relations avec les Européens » (à Kaliningrad, le 3 juillet 2005). A la chute du communisme, Poutine faisait ses premières armes en politique auprès du maire de Saint-Petersbourg, un des principaux dirigeants de la Russie post-soviétique, Sobtchak, mort en 2000 (de mort suspecte), dont le libéralisme apparent est pourtant contesté. Selon Macha Gessen dans *Poutine, l'homme sans visage* « Poutine et Sobtchak partageaient la même antipathie pour le processus démocratique mais, au début des années 1990, l'allégeance affichée à ces principes était le prix à payer pour accéder à la vie publique ». Poutine, d'ailleurs, ne dépeint pas son mentor comme un apôtre de la liberté politique absolue mais comme un partisan de l'ordre.

Néanmoins, dans les premières années de sa présidence Poutine a fait montre d'un occidentalisme exemplaire, du moins en apparence. Les projets philosophiques concernant la « voie particulière de la Russie » ne l'intéressaient pas. A Adam Michnik qui lui pose explicitement la question de sa vision du rôle historique de la Russie, il répond : « le développement économique des énormes territoires qui se sont retrouvés sous le contrôle de la Fédération de Russie et un travail conjoint avec l'Europe et les autres civilisations » dans l'optique d'une « intégration naturelle dans les structures politiques, économiques et de défense des pays civilisés ». « La Russie, sans aucun doute, est un pays européen, parce que c'est un pays de culture européenne ». Il ne considère pas alors l'OTAN comme un ennemi. En 2003 (11 février, interview à TF1), il précise : « Qu'est-ce que l'Europe ? C'est la culture de la Rome antique, de la Grèce ancienne, c'est la culture de Byzance, c'est-à-dire le christianisme oriental ». L'Europe est définie par ses sources, non par le travail philosophique qui s'y est fait. Par ailleurs, il fait montre d'une certaine rancœur de l'avancée de l'Europe vers l'Est. Fin 2012, la manière d'évoquer

l'Europe a radicalement changé; il ne parle pas d'union mais de « rapprochements » et de « synergies ».

Que penser du « libéralisme » affiché par Poutine ? Selon Andreï Illaronov, qui a été conseiller économique en chef de Poutine et qui travaille aujourd'hui au Cato Institute à Washington, du point de vue économique Poutine a adopté une politique neutre, ni de droite, ni de gauche, mais sans diminuer le poids de l'Etat ni les impôts comme l'aurait fait une politique libérale ; du point de vue politique, Poutine était encore moins libéral. D'ailleurs « Sobtchak n'était ni libéral ni démocrate ». C'était un collaborateur du KGB ». Le but de Poutine et du FSB qui l'avait envoyé au sommet du pouvoir était uniquement de « noyauter la 'Russie démocratique' ». Dès qu'on l'a nommé Premier ministre de Eltsine, en août 1999, il a initié une opération militaire en Tchétchénie. En septembre 1999 il a donné l'ordre de provoquer des explosions au Daguestan qui ont été, comme les suivantes, attribuées aux Tchétchènes pour pouvoir les attaquer ». Les bombardements ont fait entre 100 et 2 00 000 victimes. Puis il s'est attaqué aux journalistes et a pris le contrôle des médias. Il a rétabli l'hymne soviétique, malgré une forte opposition de l'administration présidentielle.

De plus, il ne dit pas la même chose aux uns et aux autres. Il cite Kant aux Européens mais, en Chine, charge l'Occident et sa politique humanitaire.

Au fond, la philosophie personnelle de Poutine, outre son attachement à la grandeur soviétique, vient du... Japon et de la pratique du judo. On le voit en photo, en kimono, puissant, concentré, agile. En 2000, il déclare que « le judo n'est pas seulement un sport, mais aussi une philosophie », une philosophie qui préfère l'évolution à la révolution : le respect du partenaire, le respect de l'aîné, la maîtrise, la volonté, user non de force brute mais de souplesse. En politique, donner confiance à l'autre, l'observer, scruter sur quelle force il pourra s'appuyer pour le déséquilibrer. Son libéralisme n'est qu'une facette de son approche des problèmes.

III Le premier amour philosophique du président

En septembre 2005, dans la cathédrale Saint Alexandre Nevski, rue Daru à Paris, l'émouvante prière aux défunts « mémoire éternelle » est chantée par un chœur venu spécialement de Russie. Au premier rang le ministre russe de la culture. Mais la star est le cinéaste Nikita Mikhalkov, maître d'œuvre de ce projet : on célèbre un office en faveur des dépouilles de personnalités de la Russie blanche tout juste exhumées : Chmeliov, Denikine, le général de l'armée blanche et son épouse, et le philosophe Ivan Ilyine (1883-1954). Ces dépouilles seront inhumées à Moscou, dans le programme « Pour la réconciliation et l'union » dont le but est d'effacer les divisions sociales et culturelles nées de la révolution de 1917. Poutine montre alors une affection particulière pour I. Ilyine, dont il a dessiné la tombe qu'il va fleurir lui-même régulièrement. C'est certainement A. Mikhalkov, le cinéaste bien connu, amoureux de la Russie blanche, qui lui en a parlé. Depuis la perestroïka, la vogue est à la Russie blanche ; on célèbre sans fin « les meilleurs d'entre nous » partis à Paris, Prague, Berlin ou New York.

Ilyine est un spécialiste de Hegel. Opposé à la révolution de 1917, il a été expulsé en 1922 sur un des deux « bateaux des philosophes » chargés des centaines d'intellectuels chassés par Lénine. Ilyine s'oppose à la non-violence de Tolstoï et affirme qu'on ne viole pas l'éthique chrétienne – à laquelle il se rattache – lorsque l'on s'oppose au mal au besoin par la force. On voit trop dans l'histoire que « les meilleurs sont morts sous les coups de pires » aussi longtemps que les meilleurs ne s'opposent pas aux pires. En 1933, les nazis arrivant au pouvoir, I. Ilyine leur voit bien des mérites : « le patriotisme, la foi dans l'identité du peuple allemand, le sentiment de l'honneur, le fait d'être prêt au sacrifice, la discipline, la justice sociale, l'unité transclasse, fraternelle et nationale.(...) Cet esprit affilie le national-socialisme allemand (...) à l'esprit du mouvement russe blanc ». Il faut dire que plus tard I. Ilyine a refusé d'aider le pouvoir à rallier les émigrés russes à sa cause et émigre en Suisse en 1938. Il y dénonce les fautes des nazis mais salue Franco et Salazar. Ilyine n'est certes pas le plus connu des philosophes russes. Il est connu dans la Russie post-soviétique pour des articles rédigés entre 1948 et 1954 où il traite notamment de ce qui devra se faire après la chute du régime soviétique. Ces articles, réunis en deux volumes sous le titre *Nos missions*, se trouvent sur la table de nuit des pauvres fonctionnaires poutiniens qui se sentent tenus de les citer à tout bout de champ. Poutine a vu dans ces textes plus qu'un programme, un portrait à parachever. En avril 2005, lors de la solennelle adresse à l'Assemblée fédérale, Poutine cite longuement Ilyine qui en appelle à la construction d'une nouvelle « idée russe », celle-ci ne saurait être « l'idée du 'peuple', de la 'démocratie', du 'socialisme', de

l' 'impérialisme' ni du 'totalitarisme' mais une nouvelle idée, religieuse par ses sources et nationale par son sens spirituel. Seule une telle idée pourra faire renaître et refonder la Russie de demain ». Un an plus tard, dans le même cadre, il cite un autre passage : « Le célèbre penseur russe Ilyine, réfléchissant aux principes de base sur lesquels il convient de construire l'Etat russe, remarquait que le soldat occupe une fonction élevée et honorifique ». Et, ajoute-t-il, « il représente l'unité de tout le peuple russe, la volonté, la force et l'honneur de l'Etat russe ».

Ilyine s'oppose au totalitarisme et aussi à la démocratie, qu'il juge seulement « formelle » ; il rêve d'une « dictature démocratique », une démocratie de la qualité, de la responsabilité et du service ». Il prévoit qu'après la chute du communisme et la période de chaos qui suivra, le salut viendra de la « dictature nationale » sous la conduite d'un « guide » : « le guide sert au lieu de faire carrière ; combat au lieu de faire de la figuration ; frappe l'ennemi au lieu de prononcer des mots vides ; dirige au lieu de se vendre à l'étranger ». Le programme poutinien est écrit : la « verticale du pouvoir », la « démocratie souveraine », l'hostilité aux puissances étrangères.

Quant aux relations extérieures, Ilyine, dans une perspective post hégélienne, affirme que la Russie est un « organisme historiquement formé et culturellement justifié ». Il est donc impossible de le démembrer sans le faire souffrir. Ilyine avait pressenti le départ de l'Ukraine, des pays baltes, etc. « Les peuples occidentaux ne comprennent ni ne supportent l'originalité russe ». Leur objectif et donc de « démembrer la Russie ». Leur méthode passe par l'hypocrite promotion de valeurs comme la « liberté ». Or, selon Ilyine, certaines « tribus » sont incapables à devenir des Etats et doivent demeurer sous le contrôle d'Etats voisins.

Ce programme a été découvert avec stupéfaction par Mikhalkov, qui l'a transmis à Poutine.

IV : le tournant conservateur

Poutine, en réponse à une question (à la télévision russe en 2013.: « le conservatisme c'est s'appuyer sur des valeurs traditionnelles, mais pour mieux viser le développement. »

Très tôt, dès 2000, il a parlé de « dictature de la loi », de « verticale du pouvoir », d'un « Etat fort ». Fin 2002, il affirme : « Les gens veulent de la stabilité, non pas l'immobilisme mais la stabilité dans le sens positif du terme ». Il récuse tout « populisme politique » (interview en Chine). Quelques mois plus tard : « la culture est un vecteur très important des traditions, modelant le peuple russe dans une société unie et créant la base de l'Etat russe » (Conseil fédéral pour les questions de développement de la culture russe). Il célèbre la « Sainte Russie », « la renaissance des traditions, des bases morales et éthiques de notre culture, au fondement desquelles, bien sûr, reposent les valeurs chrétiennes » (rencontre avec des journalistes français, à Bordeaux, en février 2003). En 2004, après le drame de Beslan (l'attaque d'une école primaire), Poutine décide de faire de l'Eglise orthodoxe russe son alliée pour « moraliser » le peuple. A la même époque, Poutine est ébranlé par les « révolutions de couleur » qui viennent déstabiliser son « étranger proche ». Poutine n'y voit, oubliant la volonté des peuples, qu'une opération de la CIA. Il emploie l'expression de « démocratie souveraine » pour signifier que la voie russe de la politique refuse toute ingérence étrangère. Il investit aussi un autre thème, celui de la démographie. Le glissement de la défense des valeurs familiales vers l'homophobie se dessine et s'exprimera clairement en 2007 en réponse à une question sur la Gay Pride. Et il se montre très réservé à l'égard des nouvelles technologies. Il critique Internet et les « problèmes » que pose le réseau mondial, entre autres l'abandon du livre entraînant une « chute du niveau de culture générale ».

Dernier aspect du chemin vers le conservatisme : la défense en 2007 de l'« immunité culturelle russe » contre les invasions étrangères.

Le retour de Poutine au pouvoir en 2012 est placé sous le signe d'un conservatisme de plus en plus assumé. Il assimile les manifestants qui se sont opposés à son retour au pouvoir des partisans de la défaite de la Russie : « de la trahison nationale » (au camp des jeunes de Seliger, 31 juillet 2012). En septembre 2012, il met en valeur les « valeurs, les bases éthiques sur lesquelles nous pouvons et devons édifier notre vie, éduquer les enfants, développer la société et en dernière instance renforcer notre pays » (rencontre autour des questions d'éthique patriotique de la jeunesse, 12 septembre 2012). Il dénonce une « attaque de propagande bien mise en scène ». Il critique le « chacun pour soi », l'intolérance, l'égoïsme – qu'il situe à l'Ouest. Il en appelle au patriotisme, aux religions, aux organisations militaires. Il vise Internet : son objectif est de « protéger l'enfant de la pornographie, de l'appel à la violence, des comportements amoraux et obscènes ». Comment expliquer cet accès contre

la culture occidentale ? Par les progrès du mariage homosexuel en France et en Angleterre. En Russie, en octobre 2012, la Douma annonce qu'elle va discuter une nouvelle loi contre la « propagande homosexuelle » ; elle sera votée en juin 2013.

Tout cela se trouve récapitulé dans son discours au Club Valdai le 19 septembre 2013. Il repousse trois options : le retour à l'idéologie soviétique, l'idéalisation de la Russie d'avant 1917 et l'ultralibéralisme occidental. Il s'attaque violemment à ceux qui « refusent leurs racines, notamment chrétiennes, fondement de la civilisation occidentale », à ceux qui refusent les principes éthiques et l'identité traditionnelle : nationale, culturelle, religieuse et même sexuelle. Ceci ne peut mener qu'à une « crise démographique et morale ». Il reprend ces thèmes le 12 décembre 2013, jour du 20^{ème} anniversaire de la Constitution post soviétique, devant les représentants de la nation.

Qui a conseillé et inspiré Poutine ? Son conseiller Boris Meïjouiév cite Constantin Léontiev parmi les pères du conservatisme poutinien ; il en dit grand bien sur son site. Léontiev a une personnalité hors du commun. Il fut médecin à la guerre de Crimée de 1854 (que perdit la Russie), c'est une esthète amateur des formes héroïques de la beauté ; c'est aussi un mystique qui a songé à se faire moine. Il dédaigne le christianisme de Dostoïevski, « à l'orgeat douceâtre », trop humanitaire à son goût. En 1875, dans *Byzantinisme et monde slave*, il a décrit la possibilité d'une Europe fédérale menaçant la Russie. Un de ses textes a pour titre *L'Européen moyen comme arme de destruction universelle*. Cette haine de l'Europe n'empêche pas Léontiev d'admirer les formes de la culture médiévale et renaissante. Mais aujourd'hui l'Europe est dans une phase de décadence. Ces idées sont reprises par Poutine lorsqu'il cite Léontiev dans son discours conservateur de septembre 2013.

Poutine utilise aussi la pensée conservatrice de la République de Weimar, en Allemagne entre 1918 et 1933. Selon Carl Schmitt, rien de plus désastreux qu'une lecture morale ou juridique de la politique : le droit est régi par le juste et l'injuste, la morale par le bien et le mal, l'esthétique par le beau et le laid ; en politique il n'y a que des amis et des ennemis.

V La voie russe

Le 18 mars 2014, après l'annexion de la Crimée, Poutine prononce, dans une « adresse à la Fédération russe », le plus important discours de sa vie. Si le monde condamne l'annexion de la Crimée, c'est parce qu'il n'aime pas la Russie et tente de l'empêcher d'occuper la place qu'elle mérite. Les choses sont dites : il y a une Voie russe. Cette position était annoncée dès 2000 mais en arrière-plan. Puis les allusions à la Sainte Russie, à la renaissance spirituelle de la Russie se firent plus explicites ; puis l'affirmation que le reste du monde, par la mondialisation, veuille faire disparaître cette particularité de la Russie ou, à défaut, l'isoler. Les Etats-Unis soumettent de nombreux pays et marginalisent les autres. « Franchement, il n'y a pas tant de pays dans le monde qui ont le plaisir et le bonheur de proclamer qu'ils sont souverains » (Club Valdai, 14 septembre 2007). Poutine revendique le droit d'interpréter à sa manière les notions de droit de l'homme et de liberté d'expression. Il en a le droit car c'est la Russie historique qui, à la fin des fins, a sauvé l'Europe du péril nazi. Et Poutine de citer Staline s'adressant à son peuple en disant « mes frères, mes sœurs » et non « mes camarades ». Aux yeux de Poutine, les qualités populaires sont « la miséricorde, l'empathie, le soutien et la compréhension mutuels », des valeurs typiquement orthodoxes.

Poutine s'est trouvé un allié de poids, Soljenitsine, à qui il est allé rendre visite en 2000, partisan d'un pouvoir fort et d'une voie russe. Deux ans plus tard Soljenitsine constate que Poutine n'a pas suivi ses avis mais cela n'empêche pas Poutine de le citer abondamment.

Soljenitsine est l'héritier d'une longue tradition philosophique russe : le mouvement slavophile. Sous le règne de Pierre le Grand face aux occidentalistes, dont un des premiers représentants est Piotr Thaadaiév (1794-1856), les slavophiles veulent promouvoir un génie national fondé sur une vision religieuse du monde, les vertus du peuple russe et les particularités de son organisation sociale. Ce mouvement a été fondé par Alexis Khomiakov (1804-1860) et par Ivan Kirievski (1806-1956) : celui-ci fustige « l'état d'apathie morale, d'absence de conviction d'égoïsme général », défauts qui « réclament des nouvelles forces morales qui ne viennent pas de la raison ». Le dualisme entre occidentalisme et slavophilie n'a pas cessé.

Poutine est-il slavophile ? Selon le philosophe Plotnikov, l'idée d'une voie spécifique est bien présente chez les slavophiles, mais elle est romantique et l'on n'y trouve pas d'impérialisme. Mais cette vision du peuple russe est naïve : elle ne permet pas de théoriser la conquête de nouvelles terres par les tsars.

Ces premiers slavophiles n'étaient pas non plus des ultranationalistes. Enfin, un trait dominant de la slavophilie est l'union de l'Eglise et de l'Etat. Or cette idée ne fonctionne pas du tout actuellement. On a pu croire à cette union en 2000 mais c'est devenu impossible avec la crise ukrainienne. On ne peut pas rattacher la politique actuelle de Poutine à la première génération de slavophiles.

Mais on peut la rapprocher de la deuxième génération, celle de Nicolas Danilevski (1822-1875) : selon Boris Mejouev, c'est le premier inspirateur de Poutine car il a montré que l'Occident n'est pas universel ; il propose une union de tous les slaves sous la direction de la Russie. La Russie est trop grande et trop originale pour s'allier à l'Occident. « La lutte avec l'Occident est le seul moyen salutaire pour la guérison de notre culture russe, comme pour la progression de la sympathie panslave ». D'autre part, N. Danilevski affirme le « moment éthique de la guerre, l'union effective du citoyen particulier à l'Etat. » Il considère que la mobilisation dans la guerre est un ferment de renaissance culturelle. Il voit une osmose particulière entre le peuple et son dirigeant. Le premier aspect du « type culturel-historique slave », le plus important, est la religion : la Russie est un peuple élu de Dieu pour préserver la vérité religieuse ; il incarne les valeurs de la religion dans son caractère. *Les principes de la philosophie du droit* de N. Danilevski est l'une des bibles de l'élite politique russe actuelle. Comme le souligne Berdiaev, les derniers slavophiles appuient d'arguments scientifiques la grande mission de la Russie, justifiée non par la religion mais selon les sciences naturelles, l'éthnographie, la linguistique, la doctrine des races et des types d'évolution. Voilà qui, plaît à Poutine.

VI Le rêve eurasiste

Le 29 mai 2014, la Russie, le Kazakhstan et la Biélorussie signent un traité d'Union économique. Celle-ci doit rapidement se transformer en union eurasiatique permettant la libre circulation des personnes, des capitaux, des marchandises et des services. Mais le Kazakhstan et la Biélorussie ne semblent plus si pressés d'aller dans ce sens. Le grand projet du troisième mandat du Poutine est contrarié par les événements ukrainiens. Ce projet supposait la participation de l'Ukraine. Il attend la Kirghizie et l'Arménie.

Poutine a toujours pensé à l'Asie. Dès 2000, il écrit (dans *Nezavissimaya gazetta*) « la Russie s'est toujours ressentie comme un pays eurasiatique (...). Il est vrai, il faut le dire franchement, que nous n'avons pas toujours utilisé cet avantage ». En 2012, dans son discours d'investiture, un des objectifs est de « devenir le leader le centre de gravité de toute l'Eurasie ». En 2013, il qualifie l'émergence de la Sibérie et de l'extrême Orient russe de « priorité nationale pour tout le XXIème siècle ». Le premier dirigeant eurasiste est Nazarbaev : dès 1996 il crée l'université Lev-Goumiev, du nom d'un eurasiste du XXème siècle.

Le projet eurasiste prend corps dans les années 1920 parmi les penseurs émigrés dans différentes capitales européennes, avec notamment Piotr Savitski (1895-1968). Ce géographe postule l'existence d'un « troisième continent », « monde géographique à part », l'Eurasie : une cohérence botanique, topographique, un continent qui est le centre du Vieux monde, de la Chine et l'Inde à l'Europe occidentale. Les eurasistes critiquent vivement « l'eurocentrisme ». « Nous devons renverser et piétiner sans pitié les idéaux sociaux et des préjugés empruntés à l'Occident » (Troubetskoï, « Le problème russe », 1821). La période du joug tataro-mongol du XIII au XVème siècle, est réévaluée positivement et comparée à la présence arabe en Espagne ; l'action de Gengis Khan est magnifiée. L'eurasisme ne voit pas l'islam comme un ennemi, bien au contraire et la révolution de 1818 est plutôt bien vue.

Ce courant jouit depuis 1990 d'une immense popularité dans tout l'espace post-soviétique. La figure la plus célèbre est Alexandre Douguine. Ce n'est pas un gourou de Poutine mais celui-ci s'imprègne, bon gré mal gré, de son activité médiatique forcenée. C'est un incondicional de Karl Schmitt ; il est très bien accueilli au sein de la « nouvelle droite » française et cite régulièrement Alain de Benoist. Certains de ses ouvrages ont été traduits par Alain Soral. Il écrit que la « mondialisation libérale » nous tire « vers l'abîme de la dissolution postmoderniste de la virtualité. Notre jeunesse a déjà un pied dans cet abîme. (...) La perte de l'identité, non seulement nationale ou culturelle mais aussi sexuelle et bientôt humaine est désormais chose commune », dans *La quatrième théorie politique*, (2012). Il y prédit une confrontation avec l'Ouest au sujet des Etats post soviétiques « nous ne pouvons exclure d'avoir à mener une bataille pour la Crimée et pour l'Ukraine orientale » conclut-il.

Selon Elon Douguin, interrogé par l'auteur, Poutine est un *homo sovieticus* pour qui le capitalisme est un ennemi ; il a ajouté une couche de nationalisme russe impérial et conservateur (notamment Ilyine,

une « pensée primitive » s'adressant à des primitifs) ; il veut réaliser une union des royaumes chrétiens européens, une « utopie conservatrice » ; un quatrième niveau serait plus essentiel, selon Douguine, l'eurasisme, qui touche le nerf le plus profond de l'histoire russe, qui inclut les slavophiles de la deuxième génération et qui réconcilie les différentes périodes de l'histoire du pays. Poutine « entend créer un empire eurasiatique ». « Avant trois ans, il se sera emparé de la partie orientale de l'Ukraine ».

Poutine ne connaît pas Douguine mais il s'intéresse beaucoup à Lev Goumilev (1912-1992) qu'il a étudié à Leningrad peu avant 2000, qu'il cite régulièrement et qu'il couvre d'éloges. Il note que de nombreux historiens intègrent la Horde d'or (tatare) dans l'histoire de la Russie elle-même, il évoque comme Goumilev la « grande culture de la steppe ». Or Goumilev est violemment anti-occidental. Pour Goumilev, les Turcs et les Mongols peuvent être des amis sincères, au contraire des Anglais, des Français et des Allemands. Sa théorie repose sur une interprétation de l'influence de l'énergie cosmique sur les peuples, la *passionarité*, un concept repris par Poutine dans un discours à l'Assemblée fédérale en 2012. « La concurrence pour les ressources se durcit » ; chaque nation dépendra « non seulement de son potentiel économique mais tout d'abord de son énergie intérieure – comme disait Lev Goumilev, de la passionarité, de la capacité à aller de l'avant et à changer ». Poutine emploie de nouvelles expressions : « notre code historique, notre code civilisationnel » ; après la prise de la Crimée apparaît l'idée d'une supériorité non seulement culturelle mais aussi génétique de l'homme russe, « plus résistant »...

VII Dostoïevski et Berdiaev, les faux amis

L'un et l'autre sont régulièrement mobilisés par Poutine.

A Dresde (ville où Poutine a travaillé et dont Dostoïevski a visité le musée) en 2006, il évoque un Dostoïevski doux et pro-européen qui a écrit « la beauté sauvera le monde ». En 2004, le même Dostoïevski, auteur de *Les Démons*, pamphlet antinihiliste, est présenté comme l'adversaire farouche de *l'intelligentsia* libérale, socialiste, pro-occidentale. Mais Dostoïevski est un trop immense romancier pour pouvoir être récupéré par un discours idéologique *a fortiori* par un nationalisme à prétention scientifique.

Un autre grand penseur russe fait l'objet d'un malentendu. Le 12 décembre 2013, Poutine cite Nicolas Berdiaev (1874-1948) dans son adresse au Conseil de la Fédération : « Bien sûr, c'est une position conservatrice (ce qu'il vient de dire sur la famille, les valeurs de l'humanisme...). Mais, en utilisant les mots de Nicola Berdiaev, le sens du conservatisme n'est pas d'empêcher le mouvement vers l'avant et vers le haut, mais d'empêcher le mouvement vers l'arrière et vers le bas ».

Berdiaev est un représentant de la « renaissance religieuse » de la philosophie russe qui a eu lieu à la fin du XIX^{ème} siècle. Le voici devenu emblème du poutinisme. Des « Journée Berdiaev » sont organisées en 2014 dans la région de Moscou. Son objectif : démontrer que le conservatisme a toutes les qualités pour orienter la politique russe, et que de grands noms comme Berdiaev le soutiennent. Le problème est que Berdiaev n'est pas un conservateur. *La philosophie de l'inégalité* a été écrit sous le choc de la révolution bolchevique que Berdiaev condamne avec autant de force qu'il soutenait celle de février. Après la révolution d'octobre il écrit : « Il n'y a pas de révolution en Russie (...) dans l'âme du peuple, rien de nouveau n'a vu le jour ». Il devine la prochaine dictature. « La morale que nous enseigne la 'révolution' russe est assez simple quoique amère. Il est indispensable de nous séparer de certaines illusions russes – slavophilie, populisme, tolstoïsme, anarchisme sublime, messianisme révolutionnaire, etc. Il est indispensable (...) d'accepter comme un sacrifice la vérité élémentaire de l'occidentalisme, la vérité de la culture, la dure vérité de la loi et de la norme. » (article publié le 19 novembre 1917). Lorsqu'il parle de conservatisme c'est « non pas comme direction politique ni comme parti politique mais comme un principe éternel, religieux et ontologique » : un appel à ne pas briser, dans une perspective totalitaire, l'héritage de la culture.

De plus la philosophie de Berdiaev tourne autour d'une idée centrale, celle de l'irréductible liberté. C'est pourquoi il s'oppose à l'idée d'une Eglise officielle. Ce que n'a pas oublié une des Poussy Riot qui, de sa cellule de prison, cite Berdiaev dans une lettre qu'elle envoie le 23 février 2013 à Slavoj Žižek, un néocommuniste : « il n'existe pas de vérité qui me soit imposée. C'est un cheminement et une vie » ou « Je perçois le christianisme comme une révolte contre le monde et sa loi ». Berdiaev est devenu une référence majeure pour ceux qui contestent la politique de Poutine. Si celui-ci le savait, il ne tenterait sans doute pas une OPA sur la pensée du philosophe.

VIII Quel empire ?

En 2007, Poutine récuse toute idée de s'emparer de la direction d'un autre pays. Un an plus tard Medvedev envahit la Géorgie. Depuis l'annexion de la Crimée, la tension grandit entre la Russie et ses voisins. Si le pire est arrivé en Ukraine, il peut se renouveler dans d'autres pays.

Les sources philosophiques du poutinisme, si diverses soient-elles (soviétisme, impérialisme « blanc », conservatisme, panslavisme, eurasisme), reposent toutes sur deux piliers : l'idée d'empire et l'apologie de la guerre. D'après Prokhanov, intellectuel d'extrême droite rencontré par l'auteur, la tradition slavophile repose sur trois mots : messianisme, impérialisme, bellicisme. La Voie russe a germé dès le XV^{ème} siècle avec la théorie de « Moscou, troisième Rome ». Après la Russie de Kiev et de Novgorod, la Moscovie, les Romanov, l'empire soviétique, « aujourd'hui voici un cinquième empire » dit-il. L'empire commence à se réaliser ; il y a un messianisme russe, de sorte que l'opposition avec l'Ouest est non seulement stratégique, mais aussi spirituelle ; les valeurs traditionnelles sur la famille et la relation avec la nature s'opposent au modernisme occidental. La Russie se tournera vers la Chine et l'Inde, « la confrontation avec l'Occident va se poursuivre et s'aggraver ».

Quelle forme prendrait cet empire ? La période calamiteuse qui a suivi la fin de l'URSS a produit de la nostalgie de la période soviétique. Mais il est fort douteux que l'empire puisse être reconstitué avec les mêmes frontières : il manque une idéologie moderniste et unificatrice. ; l'idée du socialisme a laissé la place à la promotion des identités. Quel moteur pour un empire ? Le panslavisme ? La Bulgarie subit des pressions très fortes depuis la crise ukrainienne. La confession orthodoxe ? Poutine l'a déjà évoquée comme élément commun de la Russie et de peuples voisins. L'auteur de ce livre s'est entretenu avec le père Chaplin, qui préside le département pour les rapports entre l'Eglise et la société. Celui-ci explique qu'après 1990 « on revient aux idéaux orthodoxes : communauté spirituelle, propriété collective, refus du matérialisme, droit conçu dans un sens religieux ». Malheureusement, cela ne s'est pas encore mis en place mais le patriarcat y travaille. Ce projet rencontre des obstacles car le Russie est un espace multiconfessionnel et le milieu orthodoxe est divisé. La langue ? Ce pourrait être un facteur d'unité impériale, mais imparfait, lui aussi.

Le projet le plus idéologiquement consistant semble être le projet eurasiatique ; il est en voie de constitution et dispose d'une base philosophique solide ; de plus c'est une notion suffisamment plastique qui permet de jouer entre la géographie et des théories différentes. Poutine pense à une « Union civilisationnelle eurasiatique ». Il ne voit dans cette polarité orientale aucune contradiction avec l'affirmation des « valeurs chrétiennes » traditionnelles et considère même que la Russie unit les deux civilisations. La Russie guidera l'Eurasie, de par sa position centrale et parce qu'elle est elle-même une Eurasie : unité dans la diversité.

Quant à la Chine, Poutine la courtise dès 2000. Depuis 2012, à mesure que Poutine s'éloigne de l'Europe, son tournant prochinois est plus marqué. Et Xi Jin-ping le soigne. Ils partagent une vision du monde : réaffirmation du principe de souveraineté nationale, défiance à l'égard d'une Europe en crise, attitude vis-à-vis des Etats-Unis, attitude critique vis-à-vis de la démocratie.

Poutine, au fond, pratique un impérialisme à la carte. Le seul fonds commun est l'économie de marché et la volonté de créer une union économique qui prendra le caractère d'une confédération d'Etats. Le modèle pourrait être l'empire britannique à la fin du XIX^{ème} siècle et le début du XX^{ème}.

L'Ukraine est considérée comme un enjeu majeur, les premiers « frères slaves ». « Nos racines se situent dans la Russie kiévienne » clame Poutine dès 2001. « Les relations entre la Russie et l'Ukraine sont uniques. Une histoire commune nous lie » (dans une conférence de presse, le 4 mai 2003). Il doit bien constater, en décembre 2012, que l'Ukraine ne veut pas entrer dans l'Union eurasiatique. En 2013, il rappelle que « nous avons les mêmes fonts baptismaux dans le Dniepr (...). Nous sommes un seul peuple » (au club Valdai). Message entendu : deux mois après, le président Ianoukovitch suspend les négociations avec l'Union européenne – ce qui lance le mouvement Maïdan. Poutine a donné un nom à son action en Ukraine : Novorossia, un terme créé quand l'empire russe colonisait la partie méridionale de l'Ukraine. Outre les combats dans le bassin du Dombass, le plan Novorossia projette de relier la Russie à la Transnistrie, en Moldavie, ce qui permettrait de désenclaver la Crimée ; il faudrait prendre Marioupol d'un côté, Odessa de l'autre. Mais K. Lipatov, un historien qui connaît plusieurs théoriciens de la Novorossia, est sceptique : « dans ce type de région protégé par l'armée russe mais sans statut officiel, Transnistrie, Ossétie du Sud, Abkhazie), le milieu criminel prend immédiatement le pouvoir ».

Quelles seront les prochaines cibles ? Il y a bien d'autres moyens que les moyens militaires : référendums, unions volontaires dans des pays ou des régions favorables à la Russie. Les pays baltes sont des cibles de choix. Même les alliés de Poutine s'inquiètent, comme N. Nazarbaïev, président d'un Etat, le Kazakhstan, dont Poutine s'est plu à constater qu'il est de création très récente. Et Poutine explore l'arctique : en 2014, une île minuscule a été découverte et intégrée à la Russie.

Comment Poutine va-t-il développer son empire, personne ne le sait. En tout cas, il dispose d'une base philosophique solide.

IX Une idéologie pour l'Europe et pour le monde

Le projet de Poutine a deux volets : prendre la tête d'un grand mouvement conservateur en Europe, conservateur au sens poutinien : opposé à l'homosexualité, à l'athéisme, au cosmopolitisme, à Internet, à toute expression de créativité, assimilée à du désordre. Et former « le monde russe », incluant les russes qui vivent dans d'autres Etats. « La communauté russophone occupe la cinquième place dans le monde ». En 2004, en visite à Cannes, Poutine célèbre ceux qui « ont toujours été liés spirituellement à la Russie ». Puis, en 2007, le monde russe devient une structure de promotion de la langue russe. En 2010, lors du forum politique mondial, le président de la fondation du « monde russe » déclare : « le modèle démocratique russe sera difficile à créer. Il ne sera ni américain, ni britannique : il sera typiquement russe ou ne sera pas ». Il déclare à la Pravda en 2014 : « Un combat dirigé contre la Russie est mené depuis mille ans (...). Cette lutte de l'Occident contre la Russie ne cessera jamais ». Un autre vecteur du « monde russe » est l'orthodoxie. Mais celle-ci est désunie : les églises de l'émigration dépendent du patriarcat de Constantinople. Poutine réclame la « restitution » de la cathédrale de Nice et l'obtient en 2011, il provoque des changements de juridiction en influençant les clercs et les fidèles et, faute d'avoir pu récupérer la cathédrale de la rue Daru à Paris, en a construit une autre, beaucoup plus grande, en face de la tour Eiffel. L'Etat russe veut transformer les émigrés en agents d'influence.

Le deuxième volet est le message conservateur. Pour lui, l'Europe est en déclin économique et en décadence morale. Il faut aider l'Europe à rester fidèle à ses valeurs et à ses racines chrétiennes. L'Etat russe a implanté à New York et Paris des « Instituts de la démocratie et de la coopération », outils de l'influence russe. Le média « La Russie aujourd'hui », en français et en allemand bénéficie d'un budget de plusieurs dizaines de millions d'euros. Les liens noués avec les mouvements populistes et d'extrême droite sont de plus en plus étroits. Le conseiller diplomatique de M. Le Pen, Aymeric Chauprade, grand adepte de l'eurasisme, fut un des observateurs indépendants allés contrôler le vote du référendum en Crimée et fut interrogé par la première chaîne de la télévision russe. Une partie de l'UMP ainsi que du Front de gauche sont également acquis à Poutine, cet « homme fort » qui ose braver l'Amérique. L'audience de Poutine, incontestablement, grandit en Europe. Poutine a reçu Philippe Devilliers à Yalta et lui a demandé de créer en Crimée un spectacle sur le modèle de celui du Puy-du-fou. On lit sur le site de la présidence russe des propos de P. de Villiers faisant l'éloge de Poutine.

Le plan de Poutine ressort assez clairement : construire l'empire eurasiatique en mobilisant la population russe autour d'une « voie » historique particulière et, s'adressant à l'ensemble du monde, se faire le champion d'un paradigme antimoderniste et archéo-conservateur. Le conservatisme identitaire doit devenir un phare pour tous les peuples du monde. Avec Poutine, la Russie est à nouveau le nom d'une idée.